

XYZ. La revue de la nouvelle



Chez nous

Danielle Drouin

Numéro 67, automne 2001

Menaces

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4031ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drouin, D. (2001). Chez nous. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (67), 68–70.

Chez nous

Danielle Drouin

On m'a emmenée ici. Placée, comme on dit. Dans cette chambre dépouillée, froide, impersonnelle. Je suis une étrangère dans ce qu'on appelle mon nouveau chez-nous.

Derrière les murs, des personnes comme moi. Je veux dire qu'elles ont été emmenées ici comme moi, sans leur plein consentement. Mais elles sont vieilles et leur mémoire ne répond plus à l'appel. Moi, je jouis de toute ma lucidité. C'est pourquoi je me sens lésée. C'est pourquoi on aurait dû respecter mon avis.

On m'a placée ici, comme on dépose un meuble en entreposage. Un meuble encombrant dont on ne peut se débarrasser complètement parce que ce serait un crime contre la propriété. Sauf que personne ne viendra me réclamer.

C'est dans cette chambre que je vais mourir. Ça fait bizarre de connaître d'avance le lieu où sa vie va s'arrêter. Une certitude dont j'aurais pu me passer. Mais de toute évidence, je n'ai plus droit de parole ni sur ma vie ni sur ma mort.

On m'a dit que je serais en sécurité ici. Il y a des infirmières jour et nuit et une pharmacie remplie de médicaments. On me servira même mes repas; je n'aurai qu'à me rendre à la salle à manger et avaler la nourriture que je n'aurai pas choisie, à des heures qui ne me conviendront pas. Avec des gens qui râlent et qui laissent couler leur salive dans leur assiette. Je ne sais pas comment je vais pouvoir digérer tout ça. Moi, j'aimais bien faire ma propre cuisine. Ça me désennuyait et j'avais le loisir de satisfaire mes goûts du moment. Et puis, à l'occasion, pour me gâter un peu, je me faisais livrer des mets chinois. Le jour de ma fête ou à Noël, par exemple. Une petite dépense bien méritée que je me disais. Je ne savais pas exactement pourquoi je la méritais, mais ça me faisait du bien d'y croire.

Ce soir, je vais coucher dans ce lit d'hôpital. Je sors à peine d'un lit d'hôpital. La travailleuse sociale prétend qu'une loi gouvernementale oblige ce genre d'établissement à s'équiper de tels

lits. Pour la sécurité des bénéficiaires, qu'elle a ajouté. Je me demande bien pourquoi il nous appellent les bénéficiaires ; ce sont eux pourtant qui encaissent les chèques. S'ils montent les barreaux de ce grabat, je vais crier. Je peux très bien passer la nuit dans un lit normal sans atterrir sur le plancher.

Le vert du couvre-lit tire sur le gris. Moi, je préfère le rose. Chez nous, j'avais un édredon imprimé de grosses fleurs roses. Un édredon tellement épais que je n'avais pas besoin de bouillotte pour me réchauffer. Et puis, Frimousse se collait contre mes reins.

Ils me l'ont enlevée, ma Frimousse. Apparemment qu'on lui aurait déniché une bonne famille d'adoption. N'empêche que je vais m'ennuyer de ma chatte. Elle me manque déjà. Frimousse et moi, on formait une petite famille monoparentale. J'espère qu'elle ne pleure pas trop dans sa nouvelle demeure. Pauvre Frimousse !

Même pas l'ombre d'une carpette. Chez nous, il y avait des tapis dans toutes les pièces. Ça fait plus chaleureux, je trouve.

Ils m'ont ni plus ni moins obligée à mettre ma maison en vente. L'agent immobilier s'occupera des visiteurs et il ne me restera qu'à signer les papiers. C'est lui qui m'a aidée à vendre mes meubles. Ça m'a arraché le cœur de les voir partir un à un. J'aurais tant aimé pouvoir emporter mon grand lit ; avec ma Frimousse emmaillotée dans mon édredon rose.

La travailleuse sociale m'a dit que j'étais chanceuse qu'on ait pu me trouver une place aussi rapidement. Chanceuse que quelqu'un soit sorti les pieds devant au moment opportun, je présume. Je me demande si c'est une femme ou bien un homme qui est mort dans le lit où je vais coucher ce soir.

Elle m'a aussi longuement expliqué les raisons pour lesquelles je ne pouvais plus demeurer dans ma maison. « Vous pourriez avoir une autre attaque et vous fracturer une hanche si vous refaites une chute. Ou même vous retrouver complètement paralysée, cette fois. » « Pourquoi entrevoir le pire ? que je lui ai répondu. Le docteur m'a dit que ça pouvait prendre des années avant de se reproduire. » « Comme cela pourrait se reproduire

demain, ma petite madame, qu'elle a répliqué. N'oubliez pas que vos artères sont en très mauvais état. » J'ai figé comme un caillot quand elle m'a annoncé ça. Elles réussissent toujours à avoir le dernier mot, les travailleuses sociales. Elles s'acharnent tellement à justifier leur point de vue qu'on finit par capituler. Ce n'est pas parce qu'on est seule au monde qu'on doit être traitée comme une abrutie.

Tout à l'heure, je vais perdre ce qu'il me reste de ma dignité. On va venir me chercher pour me plonger dans un bain où tous les autres auront déjà trempé. Des mains inconnues vont scruter les sillons de mon corps et je vais en mourir, c'est sûr ; dans ma nudité toute fripée, je vais mourir d'humiliation. Je lui avais pourtant dit à la travailleuse sociale que je pouvais me laver toute seule chez nous, malgré la paralysie de mon bras gauche. Que j'étais droitière et adroite. Elle ne m'a pas crue.

Quand on se fait vieux, on ne nous accorde plus aucune crédibilité. On finit par ne plus avoir la force de se défendre, alors on se retrouve malgré soi sous la tutelle d'étrangers que l'on doit payer pour nous humilier.

Ils ont beau dire, je ne me sentirai jamais chez nous ici. De toute façon, je ne prévois pas rester bien longtemps.

Si au moins on m'avait laissé ma Frimousse.